

Tous ensemble pour la réussite



Colloque sur la collaboration recherche-intervention en réussite éducative

## ATELIER B-3

# RÉUSSITE DES GARÇONS ET DES FILLES : DES CHERCHEURS FONT LE POINT

*Conférence*

*Filles et garçons à l'école :  
se doter d'une perspective d'analyse large*

par

**PIERRETTE BOUCHARD**

Professeure au Département d'orientation, d'administration et  
d'évaluation en éducation de la Faculté des sciences de l'éducation  
Université Laval

Titulaire de la Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes

27 avril 2004



## **RÉUSSITE DES GARÇONS ET DES FILLES : DES CHERCHEURS FONT LE POINT**

### **Conférence**

### **Filles et garçons à l'école : se doter d'une perspective d'analyse large**

Après une mise en garde sur les dangers de généralisation auxquels la problématique des écarts de réussite scolaire entre filles et garçons est sujette, ma présentation portera sur diverses connaissances produites dans ce domaine. À partir d'une approche sociologique, j'examinerai surtout l'influence du milieu d'origine et la construction des identités sexuées sur cette problématique. En terminant, je montrerai que cette dernière gagne à être resituée dans le contexte de l'histoire de l'émancipation des femmes tout autant que dans le cadre de la mondialisation néo-libérale avec son incidence sur le marché de l'emploi pour les hommes.

## **MÉDIAS, REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET INTERVENTIONS**

### **LE TRAITEMENT MÉDIATIQUE : UNE FAÇON DISCUTABLE DE POSER LE PROBLÈME**

La question de cet atelier est abondamment traitée dans les médias. Encore tout récemment le journal *La Presse* (2004) appelait en éditorial à peser sur le « bouton de panique »<sup>1</sup>. En plus du sensationnalisme, on peut reprocher aux médias la généralisation abusive. Aux filles, indistinctement, on attribue la réussite; aux garçons, indistinctement, les difficultés. On ramène à tout un sexe des situations problématiques qui, dans la réalité affectent tout aussi bien l'autre sexe même si ce n'est pas dans les mêmes proportions : celles des résultats scolaires, des retards, des échecs et de l'abandon des études.

Cette façon de faire occulte les distinctions de réussite scolaire entre garçons de classes sociales différentes, de milieux différents ou entre filles et garçons de milieu socio économiquement élevé et ceux et celles de milieu défavorisé. Ainsi, lorsqu'il est question de la meilleure réussite scolaire des filles, il faut savoir que les performances scolaires des garçons de milieu aisé surpassent encore celles des filles des classes moyenne et ouvrière. Une approche plus nuancée s'avère nécessaire.



Pourquoi le problème est-il si souvent posé en termes de polarisation ou d'opposition entre les sexes<sup>2</sup>? Tout se passe comme si la réussite scolaire des filles se faisait à l'encontre de celle des garçons dans une théorie des vases communicants. Les relations hommes-femmes, traitées abondamment par la « psychopop », sont l'un des thèmes les plus vendeurs des revues et émissions de télévision destinées au grand public. Cette façon de présenter la question des écarts de réussite scolaire entre les sexes sert également de prétexte pour ceux qui veulent par la suite en découdre avec les féministes. La généralisation et l'accentuation de la différenciation entre les sexes permettent de construire l'image du groupe des garçons comme « victimes » d'une discrimination. J'ai réalisé une recherche sur le traitement de ce thème par la presse internationale durant la période 1992-2000. Le corpus canadien a réuni 374 articles dont la moitié pour le Québec à lui seul. 80,2 % des articles étudiés se penchaient sur la situation des garçons ou des hommes (pourtant, la meilleure réussite scolaire des filles est également un phénomène sociologique intéressant), et insistaient sans cesse sur les « différences » entre les sexes. Dans plusieurs de ces articles les problèmes scolaires des garçons se trouvaient amalgamés avec les questions du suicide, la prise de *Ritalin*, le malaise des hommes, la quête identitaire, la souffrance, les disputes autour de la garde des enfants, etc. Selon moi, ces procédés facilitent un glissement d'une approche dont l'objectif serait de comprendre les écarts de réussite scolaire entre les garçons et les filles à une autre qui aurait pour mission de contester le féminisme. On pourrait appeler cela, « un détournement de problématique ».

Ainsi, suivant l'analyse de ce corpus d'articles, l'une des principales causes des difficultés scolaires des garçons serait la trop forte présence des femmes dans leur environnement. En tant que mères, nous avons lu qu'elles seraient trop étouffantes; comme mères monoparentales, leur encadrement serait déficient; comme enseignantes, elles imposeraient leurs valeurs à l'école et brimeraient l'expression des garçons; comme féministes, elles seraient « castrantes ». Cette façon de poser le problème est ensuite largement reprise par les personnels scolaires.

*Une mauvaise position de problème, des interventions conséquentes...*<sup>3</sup>, comme l'illustre Jean-Claude Saint-Amant dans sa présentation.

## LES DONNÉES DE LA RECHERCHE : UN CONTRASTE MARQUÉ

### L'INFLUENCE DU MILIEU D'ORIGINE

#### *Nuancer la vision de la situation scolaire des garçons*

Pourtant, diverses données statistiques, notamment les dernières données de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), nous apprennent *qu'en majorité*, les garçons

## Tous ensemble pour la réussite



Colloque sur la collaboration recherche-intervention en réussite éducative

réussissent bien à l'école. Ainsi, en 2001, le taux de décrochage au secondaire à 19 ans est de 23,9 % chez les garçons et de 13,4 % chez les filles, soit un écart de 10,5 %. Cette différence se réduit à 5,4 % pour les jeunes de 17 ans (ministère de l'Éducation du Québec, 2003). Les enquêtes de l'OCDE nous disent par ailleurs qu'en 2000, le taux d'obtention d'un diplôme d'études secondaires était de 79 % chez les garçons québécois, contre 74 % pour l'ensemble des garçons de l'OCDE. La même année, les filles québécoises dépassaient de 12 % la moyenne des filles des pays participants (OCDE, 2003). Bref, des garçons qui pourraient aller mieux et des filles qui s'en tirent particulièrement bien.

### Tenir compte de toutes les variables influentes notamment le milieu d'origine

De même, quand il est question de l'échec des garçons à l'école, de quels garçons parle-t-on? De quel milieu social? Ceux de la classe moyenne? Ceux de la classe ouvrière et des milieux défavorisés? Ceux des minorités? Au Québec, par exemple, 77,4 % des Autochtones commencent leur secondaire avec au moins un an de retard. En région, 87,9 % des adolescents autochtones quittent l'école avant d'avoir complété un diplôme d'études secondaires. On sait depuis longtemps par l'enquête de Statistique Canada (1993), que le taux d'abandon avant 20 ans était de 2,2 fois plus élevé dans les milieux socio-économiques faibles. Aux États-Unis, les étudiants de ces milieux sont 2,4 fois plus à risque d'abandonner leurs études que ceux de la classe moyenne et 10,5 fois plus que ceux de milieux aisés (*National Center for Education Statistics*, 1993).

Des chercheurs australiens (Lingard et Douglas, 1999) soulignent que, dans leur pays, des écarts importants caractérisent les résultats scolaires des Aborigènes, garçons et filles, plus bas par rapport au reste de la population, et qu'en Grande-Bretagne et aux États-Unis, ces écarts sont flagrants entre les garçons provenant des mêmes milieux sociaux (ouvrier et de classe moyenne) mais de « races »<sup>4</sup> différentes, ainsi que entre garçons blancs et garçons noirs. Connell (1995) avance des données pour les collèges anglo-saxons qui montrent des écarts minimes de réussite scolaire entre les « Blancs » et les « Blanches » (2 %) alors qu'ils sont de 28 % entre les hommes « noirs » et les femmes « noires » illustrant que les garçons sont loin de former un groupe homogène (Sewell 1998; Skelton 2001). Skelton met en évidence les variations de performance entre les garçons des différents groupes ethniques britanniques, les taux pouvant varier de 4 % à 75 % selon l'origine ethnique<sup>5</sup>. Un effet d'origine sociale et culturelle est indéniable sur le sexe et l'on ne peut prétendre au principe d'homogénéité comportementale comme on le fait trop souvent.

D'autre part, lorsqu'on soulève la réussite scolaire des filles, de quelles filles s'agit-il? Nous avons montré (Bouchard, *et al.*, 1997) que les filles performantes de milieu défavorisé sont celles qui se montrent les plus déterminées à réussir<sup>6</sup>. Galland (1988) fait également ressortir pour la France que ce sont les filles de milieu populaire qui prennent le plus nettement leurs distances avec le modèle culturel traditionnel dans les domaines du travail et de la famille. Dans la même veine, les travaux



d'un chercheur britannique, Gilborn (1997, dans Lingard et Douglas, 1999) illustrent que c'est uniquement chez les filles de la classe ouvrière d'origine africaine et des Caraïbes, que les résultats (à 16 ans) sont supérieurs à ceux de leurs compagnons de même milieu. Dans les couches sociales professionnelles, les garçons dépassent les filles.

### **Mieux cerner ce qui achoppe dans le curriculum scolaire**

Diverses études internationales montrent que les écarts entre garçons et filles se situent principalement en langue maternelle alors qu'elles n'existent pas en sciences, ou à peine. Quant aux mathématiques, l'écart joue quelque peu en faveur des garçons dans beaucoup de pays (OCDE, 2001). Ces données réfutent les arguments qui mettent en cause la faillite de tout le système scolaire dans le cas des garçons. D'autres données portant sur les résultats obtenus pour les mêmes épreuves par les élèves de 15 ans de 32 pays, dont tous les pays riches de l'OCDE (2001), en trois domaines (compréhension de l'écrit, culture mathématique et culture scientifique) indiquent une performance excellente du Canada<sup>7</sup>. Ce dernier se classe deuxième en compréhension de l'écrit derrière la Finlande<sup>8</sup>; 6<sup>e</sup> en culture mathématique derrière le Japon, la Corée, la Nouvelle-Zélande, la Finlande et l'Australie ; et 5<sup>e</sup> en culture scientifique, derrière la Corée, le Japon, la Finlande et le Royaume-Uni<sup>9</sup>.

Les différences dans les habitudes de lecture semblent lourdes de conséquences : les filles sont en moyenne meilleures en compréhension, en particulier dans les tâches demandant réflexion et évaluation parce qu'elles lisent davantage pour leur plaisir, et des livres plus difficiles. On constate également que l'explication différentialiste entre les sexes ne satisfait pas puisque, par exemple, en Finlande, la différence de sexe ne réside pas dans le fait que les performances des garçons soient faibles, puisque leur score est nettement supérieur au score moyen et supérieur à celui du sexe masculin des autres pays, c'est plutôt que le score féminin y est exceptionnel.

Encore une fois, il convient d'étudier les effets croisés du milieu social et du sexe sur les performances scolaires par matières et d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

### **Première conclusion**

Ainsi, à partir du moment où entrent en jeu différentes variables, il devient évident que la généralisation à tout un groupe de sexe est inadéquate. Les garçons et les filles ne se comportent pas en totalité selon leur appartenance sexuelle. Quand il est question de réaffirmer la masculinité pour résoudre des problèmes scolaires, de quelle masculinité est-il question (Connell, 1995 ; Renold, 2001)? Les pratiques de réussite scolaire sont souvent rejetées par un bon nombre de garçons qui se croient « cool » en affirmant ainsi leur vision de la « masculinité » (Martino, 2000 ; Adler, Kless et Adler, 1992). Les garçons d'autres cultures ne partagent pas nécessairement la vision hégémonique



« blanche » de la masculinité ni ceux des milieux défavorisés celle que se font les hommes de classe sociale aisée (Kenway *et al.*, 1998 ; Wang, 2000).

## LA CONSTRUCTION DES IDENTITÉS SEXUÉES

### La culture de sexe : des effets sur la distanciation scolaire des garçons

Au cours de la dernière décennie, de nombreux travaux de recherche sur les écarts de réussite scolaire entre garçons et filles dans les pays industrialisés convergent dans leurs conclusions<sup>10</sup>. Ainsi, la représentation que se font certains garçons de l'identité de sexe peut entrer en contradiction avec les exigences de la culture scolaire : par exemple, en matière de comportements, défier l'autorité, faire le clown, être « cool », refuser de s'exprimer correctement de peur de paraître efféminé (au Québec) risque de créer des difficultés scolaires; de même, croire que l'on peut se débrouiller en toutes circonstances peut entraîner une distanciation de l'école.

La socialisation masculine conduit certains garçons à devenir des « fauteurs de troubles » (OCDE, 1986), à défier l'autorité des professeurs ou à ne pas respecter les normes scolaires; cela procure même du statut au sein du groupe de pairs (Adler, Kless et Adler, 1992)<sup>11</sup>. Des garçons qui réussissent trop bien à l'école sont traités de « bolés », de « tronches » ou « d'intellos » et ridiculisés par d'autres garçons. Ceux qui démontrent trop d'intérêt pour les matières scolaires ou pour leurs professeurs sont rejetés et étiquetés « tapettes ». Les autres garçons leur attribuent des comportements efféminés.

La culture dans laquelle se construit l'identité psycho sexuelle et sociale des garçons mène certains d'entre eux à l'acceptation de faibles résultats scolaires et à une certaine nonchalance face aux études. Pour un bon nombre de garçons et tout particulièrement pour ceux des milieux défavorisés, s'ils n'ont pas réussi à se distinguer à l'école, ils choisissent de se rassurer (ainsi que leur entourage) sur le fait qu'ils sont capables de « réussir » sur un autre registre que celui de l'école (OCDE, 1986). Ils s'orientent vers les sports de compétition, activité virile reconnue et encouragée, ou encore ils abandonnent l'école pour se chercher du travail. Le dénominateur commun à ces différentes études et la piste d'intervention qu'elles indiquent nous amène aux effets limitatifs des stéréotypes sexuels.

### L'adhésion aux stéréotypes sexuels : une approche holiste

La socialisation familiale, scolaire et sociale est ainsi remise en question par la contre-performance de certains garçons et ses effets sur leur réussite scolaire et éducative. Se borner à affirmer que « les garçons s'ennuient à l'école », c'est passer sous silence le fait que bon nombre de garçons s'empêchent mutuellement d'aimer l'école et de s'y impliquer réellement de peur de ne pas correspondre aux



critères de la masculinité. Nos résultats de recherche font ressortir que les élèves qui réussissent à l'école adhèrent moins aux stéréotypes sexuels que les élèves en difficulté, et ce, *autant* chez les garçons que chez les filles. Il y a sensiblement plus de garçons parmi le groupe des élèves qui adhèrent aux visions stéréotypées et sensiblement plus de filles parmi le groupe des élèves qui les remettent en question. *De plus, les élèves qui connaissent la réussite - ou des difficultés -, tous sexes confondus, se ressemblent par leurs attitudes et leurs comportements scolaires beaucoup plus qu'ils ne se différencient.* C'est ce que j'ai montré dans un article récent paru dans *Vie pédagogique* (2003), dans lequel je comparais des garçons performants à des garçons en difficulté pour ensuite comparer les performants aux filles performantes.

Le code social qui dichotomise et hiérarchise les individus en deux classes de sexe est porteur d'une théorie qui postule l'existence de différences de comportement biologiquement prédéterminées. Ceux qui utilisent cette approche prétendent que démontrer de l'attention en classe, manifester de la curiosité intellectuelle, faire des efforts et étudier serait plus féminin que masculin. Les études montrent que ce sont là les caractéristiques des « bons » élèves, peu importe leur sexe. Il y a des élèves responsables et impliqués tout comme il y a des élèves turbulents chez les deux sexes<sup>12</sup>. Mais les similitudes entre les sexes ne sont pas aussi spectaculaires et ont moins de chance d'être signalées dans les médias.

## PRENDRE DU RECUL POUR EXAMINER LA QUESTION

### *Un peu d'histoire : l'abandon des garçons n'est pas un phénomène nouveau*

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la réussite des garçons était déjà un sujet de préoccupation chez les élites éducatives des années 1950-60<sup>13</sup>.

### *Pointer du doigt les enseignantes comme responsables non plus*

L'origine du problème d'abandon masculin était déjà, il y a 50 ans, attribuée à un personnel en majorité féminin. Afin d'attirer davantage d'hommes en éducation, on préconisait l'amélioration des conditions de travail et la sécurité d'emploi couplée à des primes salariales, de façon à remédier aux conditions de salaire et d'emploi médiocres de leurs consœurs (Baudoux, 1994). Aujourd'hui encore, la thèse de la féminisation de l'école est réaffirmée. Les garçons connaîtraient des difficultés scolaires au primaire parce qu'ils se retrouvent dans un milieu dans lequel prédominent les « valeurs féminines ». Le Conseil supérieur de l'éducation a réfuté cette théorie dans son Avis de 1999. Il donne l'exemple du Danemark où les femmes représentent 57 % du corps enseignant au primaire et où les écarts entre



garçons et filles sont de 23 points. À l’opposé, la France, où le taux est plus élevé avec 67 %, toujours au primaire, l’écart n’est pourtant que de 3 points.

Qu’en est-il de la situation des filles en difficulté au primaire et au secondaire? Ne devraient-elles pas réussir puisqu’elles bénéficient d’enseignantes? Comment expliquer le cheminement régulier des garçons qui vont bien à l’école (Indicateurs du MEQ, 2000)? N’ont-ils pas eu, eux aussi, des enseignantes au primaire? Comment comprendre qu’à **résultat égal** à la fin du secondaire, il se crée de nouveaux écarts entre garçons et filles au collégial? On ne peut pas invoquer la féminisation du personnel enseignant puisque c’est à peu près la parité. En ce qui concerne l’absence de modèles d’identification, comment expliquer que dans les universités, où le personnel enseignant est majoritairement masculin, les filles performant et persévèrent en plus grand nombre que les garçons?

### **Un peu de sociologie : l’actrice sociale**

J’ai en plusieurs occasions réfuté l’idée que la meilleure réussite scolaire des filles s’explique par une attitude de docilité vis-à-vis l’école ou de ses valeurs féminines. Ces perspectives ne reconnaissent pas les efforts des filles, alors que nos données font ressortir qu’elles consacrent plus d’heures à leurs travaux scolaires et à la lecture que les garçons (de deux à cinq fois plus selon les milieux et les sous-groupes)<sup>14</sup>, qu’elles sont plus organisées pour planifier leurs travaux scolaires, responsables et autonomes et qu’elles témoignent plus fréquemment du plaisir d’apprendre. Certaines filles ont développé, au cours des années, dans un contexte pas toujours favorable, des stratégies de réussite scolaire<sup>15</sup>. D’où leur viennent ces bonnes dispositions?

### **L’actrice sociale au coeur d’un mouvement social**

Des incitations à l’indépendance par le biais d’une éducation réussie viennent des femmes actives sur le marché du travail (Bouchard *et al*, 2003; Duru-Bellat, 1990: 188-189). Dans son étude des trajectoires familiales, Battagliola montre les modalités concrètes des rapports mères-filles dans l’investissement de la fille sur son avenir scolaire et professionnel et sa conquête d’autonomie (Battagliola, 1985 et 1988)<sup>16</sup>. Dans sa recherche sur le mariage, elle a aussi montré que « la mobilité sociale des jeunes filles [était] appuyée sur un fort investissement des parents dans la réussite scolaire [pour s’émanciper des rôles sociaux traditionnels] » (Battagliola, 1988 : 105). Que l’éducation soit un facteur de dépassement personnel et de mobilité sociale pour expliquer la réussite scolaire d’un plus grand nombre de filles est une hypothèse que nous avons confirmée au Québec dans nos deux derniers volumes (2003).



### **Un regard sur la mondialisation néo-libérale : une nouvelle perspective sur la réussite scolaire**

Par ailleurs, les craintes exprimées quant aux difficultés scolaires d'un plus grand nombre de garçons que de filles ne sont pas spécifiques au Québec ou au Canada<sup>17</sup>. Bref, il s'agit d'un phénomène des pays industrialisés qui, dans le cadre de la mondialisation et pour confirmer leur rôle de chefs de file, comptent sur l'économie du savoir.

Dans le contexte de la mondialisation néo-libérale, les États instaurent de plus en plus des mesures de performance et de reddition des comptes. Dans les seuls pays industrialisés, une pression simultanée et palpable se fait sentir sur les institutions scolaires qui ont de fort taux d'échecs et de non diplomation de garçons, tant dans le secteur général que professionnel, notamment dans certains milieux défavorisés. La mondialisation a déjà entraîné la disparition progressive de plusieurs emplois occupés traditionnellement par les hommes de la classe ouvrière. La restructuration du marché du travail (économie du savoir, travail autonome, précarité, etc.) et le désengagement progressif de l'Etat Providence d'un certain nombre de secteurs sociaux plus fragiles créent un sentiment d'insécurité chronique ainsi qu'un nouvel individualisme au sein de la population. Dans l'ensemble, la création d'emplois se réalise davantage dans les professions exigeant un haut niveau de scolarité, excluant peu à peu les travailleurs peu formés<sup>18</sup>. La croyance chez les hommes des générations précédentes, reprise par nombre de jeunes hommes de milieu populaire peu enclins à poursuivre les études, selon laquelle il est facile de se trouver un bon emploi quand on est débrouillard, est démentie par les changements survenus dans le marché du travail depuis le début des années 1990. Les 20-40 ans se trouvent parmi ceux qui sont les plus fortement touchés par ce phénomène. Cette conjoncture d'insécurité sur le plan économique serait à l'origine, selon Lingard et Douglas (1999) d'un fort ressentiment au sein de la population masculine<sup>19</sup>. C'est pourquoi certains groupes de droite sont parfois tentés de résoudre le problème en revenant à des formes d'organisation sociales issues du passé, favorisant la ségrégation scolaire et le retour des femmes à la maison.

### **Deuxième conclusion et autres enjeux**

Le regard posé sur le phénomène des écarts de réussite scolaire entre les sexes est donc tributaire de facteurs structurels qui sans être toujours manifestes à la conscience suscitent des inquiétudes réelles. À ce portrait macroéconomique doit se greffer une réflexion sur la révolution technologique et informatique qui non seulement transforme radicalement nos moyens de communication, d'exploration du monde et nos loisirs mais qui exerce également une influence différenciée sur les sexes. Dès leur plus jeune âge, une grande partie de la population enfantine est désormais familière de l'ordinateur et des jeux vidéo dans leurs multiples variantes. Tant et si bien que le jeu entre en concurrence avec le travail scolaire. Cet engouement est décelable chez un plus grand nombre de garçons que de filles et concrétise une forme moderne de la socialisation différentielle entre les sexes.



## Tous ensemble pour la réussite

Colloque sur la collaboration recherche-intervention en réussite éducative

### CONCLUSION FINALE

Parce que certains garçons y réussissent moins bien, et peut-être surtout parce que plus de filles y réussissent mieux, l'école est considérée dans plusieurs milieux de l'éducation comme « dysfonctionnelle ». Le seul lieu social où les filles réussissent globalement mieux que les garçons, c'est à l'école. Mais cela semble encore trop aux yeux de certains qui ressentent cette victoire comme une usurpation.

Quelques résultats de recherche proposent dès à présent des orientations susceptibles de guider les interventions. L'émancipation des rôles sociaux de sexe qui ont profité aux filles sur le plan scolaire pourrait aussi inspirer une action visant les garçons. Les effets positifs sur le rendement scolaire sont prévisibles : les quelques garçons qui adhèrent le moins aux modèles de sexe masculin sont aussi ceux qui obtiennent de bons résultats scolaires (Bouchard et Saint-Amant, 2003).

<sup>1</sup> Michèle Ouimet (2004). « Le bouton de panique ». Éditorial, *La Presse*, 29 mars.

<sup>2</sup> Voici quelques exemples de titres d'articles pour illustrer cette approche binaire: *Le Grand journal*, TQS, (1995), « Les garçons sont envoyés au tapis par les filles »; *Le Journal de Québec*, (1995), « À l'école, les filles font, partout, la barbe aux garçons » et « Bientôt le "Pink Power" »; *La Presse*, (8 mars 1994), « L'école, c'est l'affaire des filles »; *L'Actualité* (février 1992) « Pitié pour les garçons : une génération castrée ».

<sup>3</sup> Selon la revue des médias, les moyens les plus importants proposés pour venir en aide aux garçons sont, par ordre d'importance : l'intervention différenciée selon le sexe, la non-mixité dans les classes ou les écoles et l'augmentation de la présence des hommes auprès des garçons pour servir de modèles d'identification. Autrement dit, des approches qui reproduisent la polarisation identifiée dans la position de problèmes, sinon la ségrégation, en construisant en groupes de sexe homogènes chacune des ces catégories sociales.

<sup>4</sup> Nous utilisons ce terme dans le sens des auteurs et non pour refléter une quelconque position raciste. Nous croyons que la race, comme le sexe, est une construction sociale.

<sup>5</sup> Les moins élevées se retrouvant dans l'ordre chez les Noirs originaires des Caraïbes (4 %) puis chez les Pakistanais (14 %), les Indiens (42 %) et enfin les Chinois (75 %). Selon un autre chercheur australien (Gardiner, 1997 dans Lingard et Douglas, 1999) environ quatre élèves sur cinq parmi la population de Victoria complètent leur secondaire, alors que parmi les garçons aborigènes, un sur cinq seulement y parvient.

<sup>6</sup> Ce qui est aussi confirmé par le rapport australien O'Doherty (1994, dans Lingard et Douglas, 1999).

<sup>7</sup> La proportion d'enseignantes au Canada et au Québec est donc loin de produire de mauvais résultats.

<sup>8</sup> Et comme Québec se situe au-dessus de la moyenne canadienne selon le MEQ (1999), les classements québécois seraient encore meilleurs.

<sup>9</sup> Selon cette étude, la meilleure performance moyenne des garçons en culture mathématique est largement imputable à la performance des quelques élèves les plus forts.

<sup>10</sup> Baudelot et Establet 1992; Baudoux et Noircent, 1998; Bouchard et St-Amant, 1996, 1997, 1998; Duru-Bellat 1990, 1994, 1995; Epstein, 1998; Felouzis 1990, 1993; Gagnon 1999; Gilborn, 1997; Jackson, 1998; Kimmel, 2000; Lingard et Douglas, 1999; Mac an Ghail, 2000; Martino, 2000; Mosconi, 1998; Murphy et Elwood, 1999; Raphaël Reed, 1998; Renold, 2000; Sewell, 1998; Skelton, 2001; Swann, 1998; Hey *et al.*, 1998; Terrail 1992; Teese *et al.*, 1995; Wang, 2000.

<sup>11</sup> L'étude de Adler, Kless et Adler montre également que les garçons des milieux aisés dosent plus habilement ces comportements d'inconduite en s'assurant d'obtenir quand même des résultats scolaires acceptables.

## Tous ensemble pour la réussite



Colloque sur la collaboration recherche-intervention en réussite éducative

- <sup>12</sup> Hurtig et Pichevin, (1986) signalent que dans bien des situations scolaires et sociales les ressemblances entre filles et garçons sont plus grandes que celles qui existent à l'intérieur de groupes de garçons ou à l'intérieur de groupes de filles.
- <sup>13</sup> Comité catholique du Conseil de l'instruction publique, 1955; MEQ, 1963. Conférence provinciale sur l'Éducation. Bien que l'on ne dispose pas de statistiques générales en ce qui a trait à la réussite respective des garçons et des filles au cours de ces années (Dumont et Fahmy-Eid, 1986), les données concernant les élèves du secondaire public établissent que, quelle que soit l'année du secondaire à laquelle elles ou ils sont inscrits, le pourcentage de filles qui réussissent est déjà plus élevé que celui des garçons, tant en 1954-1955 qu'en 1962-1963. Le taux de décrochage à 17 ans n'a jamais été aussi bas qu'aujourd'hui, ce que l'on ne dit jamais. Même s'il est à 12,4 % en 2002, ce que je ne minimise pas, c'est moins de la moitié du taux d'il y a 25 ans. Le système scolaire s'est beaucoup amélioré par rapport à la rétention.
- <sup>14</sup> Voir les données y référant dans BOUCHARD, P. et J.C. St-Amant. « Les filles aiment mieux l'école que les gars. Pas surprenant qu'elles réussissent mieux », *Bulletin du CRIRES-CEQ*, 1997, automne, 8, 1-4; BOUCHARD, P. St-Amant, J.C. et J. Tondreau. « Les filles réussissent mieux. Pourquoi? », *Options*, 1996, vol. 14 (printemps) : 135-151; BOUCHARD, P. et autres. *Dynamiques familiales de la réussite scolaire au secondaire*, Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes, Université Laval, 2003.
- <sup>15</sup> Comme le dit Terrail (1992) « un usage de soi, particulièrement intense, suscité dans des circonstances historiques où la réussite scolaire est la seule voie de l'émancipation individuelle ».
- <sup>16</sup> Selon elle, c'est « à travers leur propre histoire et en écho à leur propre position que les mères puisent [...] leurs stratégies éducatives » (Battagliola, 1985).
- <sup>17</sup> On les retrouve également exprimées dans les médias du Danemark, de l'Australie et de la Grande-Bretagne vers la fin de la décennie 1980, puis des États-Unis, de la France (Epstein et al., 1998; Lingard et Douglas, 1999; Kruse, 1996; Messner, 1997).
- <sup>18</sup> Voir la position du syndicat des agents de la paix en services correctionnels du Québec qui craint l'augmentation de la proportion de ses effectifs féminins, actuellement de 35 % (Saint-Hilaire, 2002).
- <sup>19</sup> Voir l'exemple américain de la milice blanche, dont les assises sont ouvrières, qui a produit les membres qui ont détruit l'édifice gouvernemental à Oklahoma City.